

Introduction

L'Amour du corps

Cet ouvrage porte sur l'étude non pas du corps tout entier, mais des différentes parties du corps. En fragmentant le corps, nous fétichisons par là même ses éléments : chaque partie du corps peut à elle seule devenir source de passion érotique et faire l'objet d'une vénération fétichiste. Mais le corps tout entier représente par ailleurs la somme de ses parties. La partialisation que nous évoquerons ici, fait penser aussi au culte des reliques. La vénération des reliques, qui a commencé au Moyen Age par l'adoration des ossements des martyrs, se fondait sur la croyance que les membres des saints détenaient un pouvoir particulier. Ce qui explique que le fétichiste, tout rationaliste qu'il soit, s'adonne à un tel culte de reliques. Au début, la fragmentation du corps ne s'est effectuée que sur les saints : car, selon la foi, ce corps se reconstitue une fois au paradis. C'est seulement plus tard que cette pratique s'est exercée aussi sur d'autres puissants personnages, comme les évêques et les rois, après leur mort.

Dans notre étude culturelle des différentes parties du corps, il s'agit surtout pour nous d'évoquer l'histoire de « leur charge érotique ». Que ces parties du corps soient significatives sur un plan religieux ou érotique, elles gagnent en tout cas état de cause pour le « croyant » comme pour l'amant une énorme valeur liée à une attraction et à un pouvoir inhérents à elles. C'est ainsi que survit chez le croyant, comme chez l'amant, la foi fétichiste des cultures anciennes.

O mon corps, tu accordes à mon âme la grâce
d'éprouver un bonheur que je me cache à moi-même,
et tandis que la langue téméraire craint de magnifier tout ce qui me réjouit tant,
Tu as gagné, O mon corps, de plus en plus de pouvoir,
Oui, sans toi, rien n'est parfait,
La pensée est insaisissable, elle s'enfuit,
Comme une ombre diffuse ou un vent passager¹

Les *Blasons anatomiques du corps féminin*, parus en 1536 et réédités à plusieurs reprises, sont un recueil de poèmes en hommage à différentes parties du corps. Ces hymnes de louange à la gloire des parties du corps féminin ont donné lieu à une première forme de fétichisme sexuel. « Jamais », a écrit Hartmut Böhne, « il n'a été question de faire l'éloge 'de tout le corps', encore moins de la personne adorée, mais il s'agissait de faire l'exposition rhétorique de fragments corporels ou d'accessoires². » La tête et le giron représentaient ici les « organes-clefs » de cette poésie.

Il fallait s'attendre à ce que les représentants ecclésiastiques flairent une nouvelle idolâtrie dans ces procédés poétiques et dénoncent comme une infâme impudeur la constante nudité des femmes :

« Chanter les membres vénusiens,
leur offrir des honneurs divins,

1. Margit Gaal, 1920.

voilà erreur et idolâtrie,
pour lesquelles la terre exige la vengeance de Dieu »
selon un écrit *Contre les blasonneurs des membres* datant de 1539³.
Les poètes des Blasons sont « ... les premiers fétichistes de l'histoire littéraire⁴. »

« Les Blasons anatomiques forment une sorte de menu sexuel, un menu à la carte : de la tête aux pieds, une suite de délices fétichisés (et dans les contreblasons, de la tête aux pieds, une suite d'abominations et de déformations sensuelles). Une telle gastrosophie de la chair féminine n'est envisageable que si la femme est éliminée en tant que personne. Le fétichisme du corps féminin nécessite l'exclusion de la femme⁵. » C'est pourquoi la femme est absente dans les Blasons.

Le découpage poétique du corps de la femme correspond à un phallogentrisme fétichiste, qui, comme le remarque Böhme, se base aussi sur une vraie agressivité. On parlerait aujourd'hui de « sexisme ».

« La femme est un assemblage de parties sexuelles et rhétoriques du corps pour lesquelles les hommes éprouvent du plaisir » : on s'appropriera le corps de la femme dans tous les détails, au risque de nier cette dernière. « On célèbre ici une dissection galante et raffinée de la femme au service des fantasmes de l'homme⁶. » Le corps de la femme - une poupée faite pour le plaisir ?

La critique de Böhme vibre d'une vigoureuse critique féministe contemporaine : le fait que le corps ne puisse être honoré qu'en communion avec la personne équivaut à dire que le corps lui-même a une moindre importance.

Mais ce que Böhme ramène au phallogentrisme doit être considéré dans un contexte culturel plus large : le processus de civilisation s'accompagne d'une dissociation de plus en plus grande du corps ; ce processus se répète aussi dans le développement personnel de chacun.

Le seul but de l'enfant est de s'adonner aux plaisirs de son corps. Les enfants sont ici bien plus aptes que les adultes à tirer plaisir de leur corps tout entier. Cet immense sentiment de plaisir, présent au départ chez l'enfant, se concentre et se réduit, chez l'adulte, à une petite zone, la partie génitale, organe exécutif du plaisir. Mais, selon Norman O'Brown, le plaisir érotique suppose « la résurrection de tout le corps⁷. » « Nos désirs refoulés ne s'articulent pas autour du plaisir en général, mais surtout autour du plaisir d'accomplir sa vie dans son propre corps⁸. » Toutes les valeurs sont des valeurs liées au corps. Notre inconscient indéfectible aspire au retour à l'enfance. Cet attachement à l'enfance provient de la nostalgie du principe de plaisir, de la redécouverte du corps, dont nous a éloignés la culture. « L'éternel enfant que nous sommes restés est même déçu au cours de l'acte sexuel par une organisation génitale tyrannique⁹. » C'est une profonde nostalgie narcissique qui trouve son expression dans la théorie de Norman O'Brown. La psychanalyse ne promet pas moins que la guérison de cette déchirure entre le corps et l'esprit : la métamorphose du je humain en un je charnel et la résurrection du corps¹⁰.

Cette scissure est la marque de notre culture. Dietmar, Kamper et Christoph Wulf ont esquissé dans leurs études la trajectoire du corps à travers l'histoire. Ils partent du point de vue que « ... l'histoire profondément marquée par l'Europe s'est construite dès le Moyen Age sur une séparation typiquement occidentale du corps et de l'esprit et qu'elle s'est accomplie ensuite en tant que 'spiritualisation de la vie', rationalisation, abstraction au détriment du corps humain, et donc dématérialisation¹¹. »

Au cours de cette évolution, il y a eu une distanciation par rapport au corps allant jusqu'à un repli hostile. Les corps dotés d'une multitude de sens, passions et de désirs ont été placés sous le contrôle

2. Anonyme, 1940.





3. Plaisir intense, XIX^e siècle.

d'un arsenal de commandements et d'interdits, et réduits à devenir de simples « serviteurs muets » grâce à une série de mesures répressives. Ils ont dû ainsi continuer à cacher leur indépendance. Cette distanciation consistait en un processus d'abstraction irrésistible, en une distance de plus en plus grande de l'homme par rapport à son corps, mais aussi par rapport au corps des autres. Le progrès au nom de la maîtrise de la nature a de plus en plus contribué à la destruction de la nature, de la nature non seulement extérieure, mais aussi intérieure de l'homme. La domination de l'homme sur la nature est devenue en même temps la domination sur la nature de l'homme. « L'amour haine pour le corps » est la base de ce que nous appelons la « culture » : « Seule la culture connaît le corps en tant qu'objet que l'on peut posséder, c'est uniquement dans la culture que le corps s'est différencié de l'esprit, de l'incarnation du pouvoir et du commandement, en tant qu'objet, objet mort, « corpus ». C'est dans l'autodégradation de l'homme en corpus que la nature se venge du fait que l'homme l'a dégradé au rang d'objet de domination, au rang de matériau brut¹² ». L'augmentation du travail, comme le renforcement de la discipline et du contrôle par la raison, ont contribué à remodeler sans cesse le corps... qui d'organe de plaisir est devenu organe de travail ».¹³ En appliquant le principe de répartition du travail, les sociétés industrialisées ont dissocié le travail et la vie, l'apprentissage et le travail, le travail intellectuel et le travail manuel. Ceci a entraîné la mécanisation du corps.

Même une « libération de la sexualité » a peu d'influence sur cette déformation de la nature intérieure de l'homme. « La sexualité, tout du moins dans la déformation moderne par rapport au 'sexe', est un concept trop étroit pour désigner avec exactitude la plénitude et la multitude des émotions, des énergies et associations », déclare Rudolf zur Lippe¹⁴. A l'heure de la digitalisation, le corps perd de sa valeur substantielle. Les sports populaires et les clubs échangistes tentent de réanimer le corps délaissé.

Pour Friedrich Nietzsche, le premier philosophe moderne du corps, ce qui était jusque-là méprisé est passé au tout premier plan. Il a été le premier à constater que la destruction de l'humanité, à l'époque du capitalisme, avait commencé par la destruction du corps. Il a glorifié le corps vivant comme seul détenteur de bonheur, de joie et de l'élévation de soi¹⁵, et a violemment critiqué la conception du corps préconisée par la morale chrétienne. « Toute chair est pécheresse », selon le christianisme qui a fait sien l'éloge du travail, mais a dénigré la chair, comme source de tous les maux. « Diable » était celui qui était doté d'un corps. La chair diabolique a dû se soumettre à un esprit ascétique. Pour Nietzsche, « ce qui est chrétien, c'est la haine contre les sens, les joies des sens, la joie tout court.¹⁶ »

Il s'oppose à « ceux qui méprisent le corps » : « il y a plus de raison dans ton corps que dans ta meilleure sagesse »¹⁷. Etant donné que l'esprit a tendance à se faire une fausse idée de lui-même, Nietzsche conseille de partir de son corps et de l'utiliser comme fil conducteur « La foi dans le corps s'est avérée plus efficace que la foi dans l'esprit »¹⁸, une thèse qui, aujourd'hui, est confirmée par la recherche psychosomatique.

Nietzsche anticipe sur la connaissance psychanalytique, selon laquelle tout ce qui touche à l'âme et à l'esprit trouve son origine dans le ressenti du corps : « Tu dis 'moi' et tu es fier de ce mot. Mais ce qui est plus grand, c'est - ce à quoi tu ne veux pas croire - ton corps et sa grande raison : il ne dit pas moi, mais il est moi en agissant.¹⁹ »

Il faut prendre la défense de Nietzsche contre des prises de position erronées, en particulier contre l'idéologie du fachisme qui s'est réclamée de lui pour construire une humanité barbare. « Nous



4. Sculpture érotique en bois.
Œuvre des Makondes, Tanzanie.

sommes aujourd'hui fatigués de la civilisation » : cette plainte de Nietzsche a servi de référence à la violence à l'état pur préconisée par le fascisme. Mais celle-ci était, dès le début, à la base du processus de civilisation critiqué par Nietzsche. La libération de l'homme a été entravée non pas par un excès, mais par une insuffisance de raison et d'entendement, et même aussi de raison physique. Le dressage fasciste du corps n'a été que la dernière conséquence de ce processus qui a réduit le corps au silence. Ceux qui ont fait l'éloge du corps durant le 3^e Reich, « avaient depuis toujours une extrême affinité avec la mort, tout comme les amoureux de la nature avec la chasse. Ils voient le corps comme un mécanisme mobile, les parties de ses articulations, la chair comme le capitonnage du squelette. Ils manient le corps, manipulent leurs membres comme s'ils étaient séparés »²⁰.

L'homme nouveau est une machine physique : son physique est mécanisé, son psychisme éliminé²¹. « Je ne suis pas votre chemin, comptenturs du corps ! », objecte Nietzsche aux philistins.

La « révolution sexuelle » a-t-elle libéré le corps ? Oui, dans certaines limites. En effet, ce qui ressemblait à une libération, ne fut souvent rien d'autre que le transfert sur la partie génitale d'une auto-instrumentalisation sociale et d'une mécanisation. « Ladite vague sexuelle montre que propager, sous forme de techniques pouvant être décrites et reproduites de façon mécanique, des besoins qui étaient bannis depuis si longtemps de la morale et du public, équivaut à les mépriser encore plus.²² » La sexualité et l'érotisme ne sont plus depuis belle lurette l'expression de la résistance au processus de socialisation, mais ils en sont les victimes.

Le corps par contre connaît dans la sphère privée du fétichiste une revalorisation libidieuse de par sa charge sensuelle qui l'indemnise potentiellement de ce que le processus de socialisation lui a retiré. Eberhard Schorsch a ainsi tenté de dédramatiser la perversion en voyant en elle le complément d'une sensualité partout réduite : « Les perversions découvrent l'étroitesse, l'unidimensionnalité, le plaisir amputé d'une hétérosexualité de couple, exclusivement génitale.²³ » Il poursuit : « L'exhibitionnisme et le voyeurisme montrent la limite de la sexualité par son approche plus intime et par la barrière de la pudeur... Le fétichisme montre l'étroitesse de la personnalité et de l'idéologie de couple et se traduit par un lien émotionnel, un 'amour' pour des objets. Une relation sadomasochiste montre la possibilité d'un absolu extrême dans une attirance réciproque qui va jusqu'au don et à l'effacement de sa propre personne. Elle montre également les limites qui existent dans la sexualité autorisée par l'individu.²⁴ »

La réhabilitation des perversions par Schorsch ne s'applique toutefois qu'au domaine sociologique et analytique : « Les perversions en tant que phénomène révèlent l'utopie d'une liberté sexuelle, l'utopie d'un plaisir débridé, car elles montrent les fortes restrictions et le côté étiqué d'une sexualité qui, autorisée sur le plan social, est définie comme normale. C'est juste, semble-t-il. Mais sur le plan subjectif et psychanalytique, ces perversions peuvent exprimer par ailleurs aussi d'énormes pressions. Elles montrent en tout cas le dynamisme et la force explosive de la sexualité.

Freud considérait la perversion comme un élément positif de la névrose, car ce qui est refoulé dans la névrose s'exprime ici « directement, sous forme de fantasmes délibérés et d'actes »²⁵. Volkmar Sigusch va plus loin dans cette thèse : « La perversion est le positif de la normalité. Elle n'est pas son inversion ni sa déformation, mais son renforcement et son dépassement.²⁶ »

5. Anonyme, *Cravate de notaire*, 1850.



Ein Maskenball im Domino,
Schon der Gedanke macht mich froh,
Doch ein noch höherer Genuss
Ist ein Ball in Naturalibus! —